

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

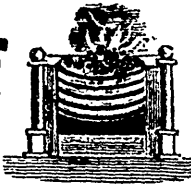
Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# LE COIN



# DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES

AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

VOL. I.

SAMEDI, 12 DECEMBRE 1840.

No. 4.

## SOMMAIRE DES MATIERES.

POESIE.—LE PLUS HEUREUX DES HOMMES ;  
LE SECRET DE LA CONFESSION. (Suite.)

### POESIE.

#### LE PLUS HEUREUX DES HOMMES.

Tout chante dans mon cœur, tout est dans ma maison,  
Elle est humble pourtant ; et n'a pour horizon  
Qu'un vieux mur, où le lierre étend ses broderies,  
Où des moineaux bavards jasant à mon réveil ;  
Mais j'ouvre en me levant ma fenêtre au soleil,  
Mon ame aux folles rêveries.

Mes rêves, mes amis, prenez vite l'essor !  
Je suis pauvre, il me faut des palais et de l'or ?  
Dérobez, mes larrons, tout ce que Dieu m'enlève.  
Bonheur, frais papillon à l'aile de carmin,  
Tu trouves le secret d'échapper à ma main,  
Mais je te prends avec mon rêve.

Des riches me plaignaient l'autre jour. Je leur dis :  
Vos châteaux sont fort beaux, mais toujours trop petits  
Dans votre vanité qui jamais ne s'apaise.  
Mon palais idéal est de marbre et d'or fin ;  
Je l'ai bâti pompeux et gigantesque, afin  
Que mon orgueil y soit à l'aise.

Mes rêves ont jeté sur mes simples habits  
Un manteau d'empereur, tout brodé de rubis.  
Gardez vos biens ! allez, ô mes riches vulgaires,  
Palper vos trésors. Moi dans un char flamboyant,  
Je passe prince, ou roi, sur le pont de brillant  
Qui mène au pays des chimères !

Un voyageur me dit : viens donc sur mon vaisseau,  
Tu vois si peu de ciel à travers ton rideau !  
Ma pensée a tout vu, dis-je ; le Nil, le Tage,  
Les glaciers blancs et froids et les volcans rouges.  
Mon corps seul est ici : la cage est au logis,  
Mais l'oiseau s'envole et voyage.

J'ai vu les sols de neige et les sables mouvants ;  
Mes rêves ont au vol suivi les quatre vents.  
Aux Antilles, hier, sur les lianes frêles,  
Ils sont allés s'abattre auprès du colibri ;  
Ils partent aujourd'hui pour l'Inde au sol fleuri  
A la suite des hirondelles.  
Je puis voir sans mes yeux l'Asie aux palmiers verts,

L'Egypte, l'Arabie, avec leurs grands déserts,  
Leur climat, dont l'ardeur brûle le corps et l'ame,  
Leurs cieux brillants, marbrés de pourpre et de vermeil  
Pour chauffer l'Orient et dorer son soleil  
J'ai dans ma tête assez de flamme !

Pour moi tous les pays et tous les cieux sont beaux :  
Car je peins à mon gré les plumes des oiseaux,  
Les corolles des fleurs, l'insecte qui s'y glisse ;  
Je sculpte le rocher, je polis le glacier,  
Je l'argente : et je fais passer le globe entier  
Dans le monde de mon caprice,

Un amant me plaignait de n'avoir pas aimé.  
J'ai mon amante aussi, dis-je, le mois de mai  
Est moins jeune et moins frais ; tout en elle rayonne ;  
Car j'ai rêvé cet ange aux yeux couleur du ciel,  
J'ai créé sa beauté ; je suis le Raphael !  
De ma pure et belle madone.

Pour sa joue, aux oeillets je volai leur satin,  
Je pris le blanc des lis pour son ame et son teint ;  
Dans ses yeux bleus, je mis les rayons d'une étoile,  
Je moulai ses traits fins comme eût fait un sculpteur,  
Et posant sur son front la grâce et la pudeur,  
J'en fis sa couronne et son voile.

C'était peu d'être belle, il lui fallait un cœur ;  
Il restait à donner un parfum à ma fleur.  
Quand j'eus créé la femme éclatante et folâtre,  
Son front nacré, son col aux tons éblouissants,  
Je mis l'amour en elle, ainsi qu'un grain d'encens  
Jeté dans un vase d'albâtre.

A moi les biens du monde ! oh ! rêver, c'est avoir !  
C'est bien plus ! la pensée au magique pouvoir  
Fait le plaisir plus riche, et le dore et le pare.  
Le rêve du bonheur vaut mieux que le bonheur :  
Le rêve est le prodigue, il donne avec largeur ;  
La réalité, c'est l'avare.

ANAIS SEGALAS.

## LE SECRET DE LA CONFESSION.

### SUITE.

—Qu'en pensez-vous, père Nicoud ? dit Mme de l'eyrelade ; c'est vous qui étiez mon oracle autrefois, pour mes promenades. Je ne l'ai point oublié.

Le vieux montagnard dressa la tête, et aspirant l'air avec un souffle bruyant, comme un chien de chasse qui prend le vent, il s'écria :

—M. le curé a raison : voilà le vent de la nuit qui s'élève ; et puis, voyez avec quelle avidité mes vaches se mettent à paître. Tout cela sent l'orage.

—A cheval ! à cheval ! s'écria M. de Pradines ; il n'y a pas de temps à perdre : nous avons du chemin à faire avant d'arriver au château, et la route est fort mauvaise.

En même temps il saisit un cor d'assez petite dimension qu'il portait suspendu par dessus ses vêtements, et fit entendre les premières notes d'un appel de chasse. A ce bruit, du fond des gorges voisines répondirent aussitôt d'autres sons de cor, et deux minutes à peine étaient écoulées qu'au sommet du sentier qui, par une pente escarpée conduisait au buron, apparaissait dans tout son poétique pêle mêle une troupe de valets et de gardes-chasse conduisant une meute de chiens. Il était temps de se mettre en route, car déjà l'on entendait dans les montagnes ce rugissement sourd qui annonce l'orage ; les chiens haletants fouillaient la terre comme pour y chercher un reste de fraîcheur, et il semblait que les végétaux eux-mêmes, doués d'animation et de sensibilité, cherchassent à se dérober au souffle brûlant dont ils ressentaient déjà l'atteinte, tant on voyait dans les pâturages voisins les plus fières graminées incliner leurs tiges tremblantes à la surface du sol.

—Adieu, mes braves buroniers, s'écria la comtesse en remontant lestement en selle ; l'été ne se passera pas sans que je revienne visiter le buron dont je connais maintenant le chemin.

Puis se tournant vers le curé de Saint-Saturin :

—Monsieur le curé, dit-elle, vous allez prendre le cheval d'un de mes gens et vous ferez route avec nous, n'est-ce pas ?

—Oh ! répondit le prêtre, j'aurai bien le temps de regagner ma paroisse, et d'ailleurs un chasseur n'a pas peur de l'orage.

—C'est possible ; mais faites mieux, venez souper au château.

—Madame, je vous rends grâce, je ne saurais accepter ; c'est aujourd'hui pour moi jour de jeûne.

—Eh bien, nous pourrions au moins profiter de votre compagnie jusqu'à l'heure du souper. Venez, et je vous chanterai pour vous récompenser un de ces vieux airs que vous aimez tant.

—Madame la comtesse, excusez-moi, il faut que je fasse réciter aux enfants de la paroisse leur catéchisme.

—Alors, vous viendrez demain prendre congé de mon frère qui retourne à son régiment.

—M. de Pradines a bien voulu déjà recevoir mes souhaits de bon voyage et de prompt retour.

—Après-demain, donc ?

—J'y ferai mes efforts, madame la comtesse.

—Et pourtant vous ne promettez rien ? Savez-vous que vous me tenez rigueur depuis quelque temps, monsieur le curé ; est-ce que vous m'en voulez ?

—Moi, vous en vouloir ! Oh ! madame !

Ces derniers mots furent prononcés avec une expression si profonde que la comtesse ne put s'empêcher de regarder le prêtre avec une naïve surprise. Celui-ci en parut légèrement troublé, mais bientôt la jeune femme reprit d'un ton plein d'enjouement :

—A la bonne heure ! Adieu, monsieur le curé ; soyez moins rare.

Puis, remarquant qu'il tenait toujours entre ses mains la perdrix blanche si méchamment atteint par le baron de Pradines :

—Voyez donc ce pauvre oiseau, ajouta-t-elle, il est encore tout tremblant.

—Eh bien ! dit le père Nicoud en s'approchant, je gage que si M. le curé ouvrait la main, cette perdrix serait loin d'ici avant une demi-minute : c'est si rusé !

—Vous pensez donc qu'elle vivra ? s'écria la comtesse.

—C'est-à-dire que j'en suis sûr.

—Eh bien ! père Nicoud, gardez-la donc au près de vous deux ou trois jours, et promettez-moi de lui donner ensuite la liberté.

—Ma sœur, s'écria Georges avec impatience, l'orage vient.

—Partons donc, dit la comtesse, et adieu tous, ou plutôt au revoir.

En parlant ainsi, la jeune femme s'inclina gracieusement, et, saluant chacun d'un geste affectueux, elle lança son cheval au grand trot. Les assistants la suivirent quelque temps des yeux, puis la perdirent tout à coup de vue dans les anfractuosités de la montagne. Le père Nicoud s'écria en se retournant vers le bottillier et le pâtre.

—Qu'elle est douce et bonne, la petite reine Marguerite !

Le prêtre murmura tout bas :

—Qu'elle est belle !

Ensuite il tira de sa ceinture une petite bourse de cuir, et glissant un écu dans la main du vieux buronier, qui demeura tout ébahi :

—Père Nicoud, dit-il, je garde la perdrix, mais n'en dites rien, surtout à Mme la comtesse,

lorsque vous la reverrez. Bonsoir, mes amis, et merci de votre hospitalité.

En même temps, il plaça son mouquet sur son épaule, appela son chien et se mit en route. Déjà l'on entendait les sourds grondements du tonnerre, et le plomb du Cantal, tout-à-l'heure visible encore, avait disparu sous un linceul d'épais nuages noirs.

—Monsieur le curé, s'écrièrent tout d'une voix les trois buroniers, voici l'orage, relevez, revenez vite vous abriter au buron.

—L'orage ? répondit le prêtre en levant les yeux au ciel, merci, mes amis, merci, c'est Dieu qui l'envoie, Priez Dieu !

Comme il paraît ainsi, un violent éclair vint déchirer la nue. Les buroniers tombèrent à genoux et se signèrent dévotement. Lorsqu'ils se relevèrent, la pluie commençait déjà à tomber à torrents, mais ils n'aperçurent plus devant eux le curé de Saint-Saturnin. Il avait disparu à son tour derrière un des replis de la montagne.

L'orage venait de se déclarer plus tôt encore qu'on ne l'avait pensé. Il fut terrible. Toute la soirée, cette chaîne non interrompue de montagnes qui s'étend dans un rayon de près de trois lieues de diamètre entre le plomb du Cantal et le col fut sillonnée en tous sens par les éclats de la foudre. Au milieu des entassements de lave et des rochers de basalte, de nouveaux abîmes s'entreouvrirent et l'on put croire, durant quelques heures, que tous ces volcans éteints depuis la naissance du monde venaient d'être rallumés par quelque puissance et que le chaos allait recommencer dans les montagnes de la Haute-Auvergne.

Cependant la comtesse et son frère arrivèrent sains et saufs au château de Peyrelade ; et après avoir changé de vêtements, il s'en vinrent prendre place devant un vaste foyer où l'on avait allumé un grand feu de bois de sapin, car nul n'ignore combien la température est variable dans les pays de montagne et avec quelle rapidité le froid la succède à la chaleur. Tous deux demeurèrent assez longtemps silencieux au coin de lâtre. Soit que la réconciliation opérée par les soins du curé de Saint-Saturnin ne fût qu'apparente, soit que des pensées d'un ordre bien différent les agitaient l'un et l'autre, il régnait entre eux une contrainte évidente qui pouvait s'effacer en public, mais qui, dans le fort intérieur, reprenait tout son empire. Chez la jeune femme, c'était même plus en ce moment que de la contrainte, c'était une tristesse profonde, tristesse ravivée dans doute par les souvenirs pénibles qui venaient de l'assaillir, mais sur laquelle d'autres circonstances, dont peut-être elle ne se rendait pas compte elle-même, avaient bien aussi leur influ-

ence. Car, il faut le reconnaître, quelque légitime que puisse être une douleur, il est des occasions où il est impossible qu'elle ne parvienne pas parfois à s'étourdir, et le tourbillon du monde, les furies du luxe, les distractions des fêtes, les hommages mêmes que réveille la beauté, sont de nature, sinon à éteindre de justes regrets, du moins à en dissimuler puissamment l'amertume. Mais si tel avait été durant quelques années le sort de Marguerite de Pradines, n'avait elle pas pris soin elle-même de se déshériter de tout secours, de toute consolation, en venant chercher une retraite si loin de Paris, dans un pays perdu, au fond d'un vieux manoir sombre et démantelé, où l'œil ne rencontrait au lieu de grâces, de lambris, de panneaux dorés, que quelques boiseries en chêne vermoulu et de sales lambeaux de tapisscrie, quelques grossiers attributs de chasse, appendus à la muraille, tenaient la place des chefs-d'œuvre de Mignard et de Lebrun ; où, enfin, l'oreille, habituée à toutes les symphonies de Marly, de Versailles, de Fontainebleau, ne recueillait plus d'autre bruit que le grincement des grouettes sur le pignon féodal et les brusques rafales du vent des montagnes s'engouffrant dans les vastes cheminées avec de lugubres gémissements ? Pauvre comtesse ! si jeune, si belle encore, si bien faite pour être heureuse, avait-elle donc besoin d'une exdiation ? Les âmes tendres se le persuadent aisément.

L'on n'entendait dans la chambre d'autre bruit que celui de la pluie fouettant avec violence contre les vitres et les fréquents éclats du tonnerre.

En qu'il restât à peine au frère et à la sœur quelques heures à passer ensemble avant le départ du premier, pas une parole n'était échangée entre eux. Ce fut le baron qui rompit le premier cet obstiné silence : — A quoi pensez-vous donc ? ma sœur, s'écria-t-il.

— Je pense, répondit la comtesse, aux malheureux qui se trouvent hors de leur logis et sans abri par un pareil orage. Quelle situation.

— En effet, reprit Georges négligemment. Eh mais, cela me rappelle ce pauvre curé de Saint-Saturnin qui n'a pas voulu être des nôtres. Mal lui en a pris, pardieu ! Savez-vous, Marguerite, que je soupçonne quelque peu ce saint homme d'être épris de vos beaux yeux. Allons ? heureusement voilà un bon bain, qui rafraîchira, je l'espère, son amoureuse ardeur.

A ces derniers mots une rougeur colora les joues de la comtesse, qui balbutia d'une voix émue :

— Monsieur, vous oubliez que s'il vous est donné de vous exprimer ici sur son compte avec une légèreté... si coupable, c'est à lui-même que vous le devez.

— Pardon ! pardon ! répartit vivement le baron,

qui sentit qu'il avait dit une sottise. Mais c'est attacher trop d'importance à une plaisanterie. Ce cher abbé ! il n'a pas de meilleur ami que moi ; au surplus, il me paie bien de retour et il vous aura sans nul doute présenté lui-même une requête que je voulais vous adresser avant de vous quitter. Oh ! il s'agit d'une bagatelle, trois cents louis au plus dont j'ai besoin pour quelques réparations sur mes domaines ; et vous êtes si bonne, jolie petite sœur !....

—Georges, reprit la comtesse avec une certaine solennité, M. le curé ne m'a pas parlé de ces trois cents louis ; pourtant je ne vous refuserai pas cette fois encore, mais ne mettez pas ; cet or, vous le voulez consacrer à un tout autre usage. Georges, Georges, ne vous souvient-il plus du passé ?

—Au diable la morale ! grommela Georges entre ses dents ; puis il ajouta tout haut : Je veux sêtre pendu i....

—Mon frère, interrompit vivement Marguerite, n'achevez pas, vous êtes gentil homme. Demain matin, je vous remettrai ces trois cents louis.

Comme elle prononçait ces derniers mots, on sonna avec violence à la porte du château.

—Qui donc, s'écria le baron, enchanté de cette diversion, qui donc peut venir vous visiter à une pareille heure et par un pareil temps ? Ce ne saurait être qu'un mendiant ou un voleur.

Quelques instants après, un des serviteurs du château entra dans la chambre et annonça qu'un accident des plus funestes venait de se passer à peu de distance du château. Un voyageur qui traversait les montagnes à cheval, accompagné d'un seul laquais, avait été obligé de s'arrêter sous la voûte formée par un rocher, pour attendre la fin de l'orage, mais au bout de quelque temps, la foudre étant tombée près de lui, son cheval s'était effrayé et l'avait emporté jusqu'au bord d'un précipice où tous deux avaient été renversés. Heureusement un épais buisson venait d'arrêter leur chute et de sauver le cavalier et sa monture d'une mort inévitable ; mais le voyageur était grièvement blessé et évanoui, et son valet venait demander des secours pour lui.

—Ah ? dit la comtesse avec ce généreux instinct de pitié qui à tout âge et dans tous les rangs de la société est toujours l'apanage de son sexe, faites entrer ici ce voyageur et qu'on coure au village voisin chercher le chirurgien.

—Que disais-je ? murmura l'ex-mousquetaire, je ne m'étais pas trompé ; c'est un mendiant.

—Mon Dieu, reprit la comtesse, j'avais conçu un pressentiment qu'il devait arriver malheur à quelqu'un ce soir. Ce pressentiment ne s'est que trop tôt réalisé. Mon frère, je vous en prie, ranimez le foyer. Ce pauvre voyageur doit avoir

besoin de se réchauffer. Il fait si froid dans la montagne ?

Mais déjà la porte de la chambre venait de s'ouvrir de nouveau, et le laquais étranger, aidé des gens du château, transportait son maître, toujours évanoui, auprès du feu, dans un grand fauteuil. C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, au teint basané, d'une physionomie fort intéressante, et qui était revêtu, sous le mantau dont il était couvert, d'un costume militaire étranger. La comtesse n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur lui quelle devint excessivement pâle.

—Qu'est-ce donc, ma sœur ? qu'avez-vous ? s'écria le baron, qui la vit près de chanceler.

—Je ne sais.... en vérité.... balbutia la jeune femme haletante, éperdue ; mais.... une ressemblance.... bien étrange....

A ce moment le blessé, qui commençait à reprendre ses sens, souleva la tête, et ses regards encore vagues acquirent tout à coup un caractère de fixeté extraordinaire en s'arrêtant sur la comtesse ; puis il se dressa sur son fauteuil par un effort convulsif et se laissa retomber en poussant un grand cri.

Georges de Pradines, qui avait observé avec la plus vive attention tout ce qui se passait, se pencha alors à l'oreille du valet étranger et lui demanda à voix basse le nom de son maître, et il ne put réprimer un violent tressaillement lorsque ce valet lui répondit :

—Mon gentilhomme, mon maître se nomme le chevalier de Fontane.

—Ah ! s'écria l'ex-mousquetaire en déchirant une de ses manchettes de dentelle, je ne partirai pas demain !



### III.

#### LE PRESBYTERE.

Andre Raynal, curé de la paroisse de Saint-Saturnin, après avoir dit sa messe, était rentré dans son presbytère. Il était assis dans un grand fauteuil de cuir et occupé à fourbir son mousquet qu'il tenait sur ses genoux ; en même temps, pour que l'esprit et le corps exerçassent chacun simultanément ses fonctions, il s'appliquait à réciter dévotement le bréviaire du diocèse de Saint-Flour placé tout ouvert à côté de lui, sur un escabeau métamorphosé en pupitre. Son chien était couché à ses pieds et dormait. Du côté opposé au bréviaire, et devant une fenêtre ouverte sur le maigre des jardins, potagers, une vieille femme filait son rouet. On attendait d'autre bruit dans la chambre que le clapotement manotone de cet ustensile rustique qui, mêlé au bourdonnement des mouches d'août, eût infailliblement exercé sur tout autre qu'André Raynal la plus soporifique influ-

encé. Pourtant, par intervalles, le prêtre retournait un feuillet de son bréviaire, et le bruit stirident du papier froissé sous ses doigts se détachait alors d'une façon presque joyeuse sur la basse continue que soutenaient ensemble le rouet et les mouches.

Tout à coup la vieille femme qui exerçait dans le presbytère les hautes fonctions de gouvernante et qui, tout en filant son lin, n'avait pas laissé d'adresser, à travers les gigantesques lunettes dont son nez était armé, plus d'un regard inquiet à son maître, s'écria de ce ton aigre-doux qu'enfantent presque infailliblement l'âge et la domesticité d'ancienne date :

—Monsieur le curé, est-ce que n'avez pas bientôt fini votre bréviaire ? Voilà tantôt deux heures que vous êtes en train.

L'abbé ne parut pas avoir entendu cette interpellation, car ses mains continuèrent de fourbir le mousquet et ses lèvres de s'agiter, en marmottant tout bas les paroles sacrées. La gouvernante jugea devoir réitérer sa question. Cette fois André Raynal tourna la tête de son côté et la contempla machinalement, mais il était évident que le son de la voix avait seul frappé son oreille et que le sens des paroles lui avait échappé, tant sa préoccupation était profonde. Pourtant il posa la crosse de son mousquet sur le plancher, fit le signe de la croix et s'écria à son tour :

—Marceline, voici un écrou du canon qui ne tient plus, va me chercher de quoi le rajuster,

Cela dit, il tourna la page du bréviaire et reprit le cours de ses Oraisons. Marceline leva les yeux au ciel, et s'arrachant avec effort de sa chaise basse, elle se mit en devoir de déférer à l'injonction de son maître ; mais on a bien raison de dire que ce que femme veut Dieu le veut ; ni l'âge, ni la différence même des positions sociales n'alterent la vérité de cette maxime proverbiale. Lorsque la vieille gouvernante revint, tenant à la main une petite boîte d'outils élémentaires à l'usage des arquebuziers, elle en accompagna la présentation des paroles suivantes :

—Monsieur le curé, voici ce que vous m'avez demandé, mais il faut qu'il y ait un sort sur votre mousquet, pour qu'il ait besoin de réparation, car à l'usage que vous en faites, il n'y a pas de danger que vous soyez obligé d'en acheter un neuf d'ici à longtemps. C'est tout comme votre provision de poudre, elle ne diminue pas. Ah ! dame, en revanche, vous ne rapportez pas grand-chose de vos chasses. Aussi le bon Dieu sait que notre cuisine n'est pas grasse, depuis quelque temps.

—Que veux-tu, ma pauvre Marceline reprit le prêtre en interrompant cette fois la lecture de son

bréviaire, je ne sais comment cela se fait : le gibier me fuit à présent.

—Dites plutôt, monsieur le curé, que c'est vous qui fuyez le gibier. L'autre jour, le maître d'école qui vous a rencontré dans la montagne de Peyrelade m'a dit qu'il avait vu partir devant vous à trois pas, un lièvre magnifique, que vous l'aviez regardé courir un instant, ni plus ni moins que si c'eût été une personne naturelle, et que vous aviez ensuite tourné le dos.

—Le maître d'école se sera trompé, Marceline.

—O que nenni ! monsieur le curé, le maître d'école a de bons yeux. Par exemple, sous le rapport des choses de la religion, on n'a rien à vous reprocher, non. Votre bréviaire est toujours là près de vous, du matin au soir, et vous en lisez, et vous en lisez, que cela fait frémir rien que d'y penser.

—Marceline, la lecture des livres de piété est d'un puissant secours dans toutes les circonstances de la vie. Leurs saints préceptes donnent une grande force.

—Cela doit être, monsieur le curé, puisque vous le dites, mais pas pour me rapporter du gibier, à ce qu'il paraît. Aussi, sans la comtesse, qui a la bonté d'envoyer, de temps à autre, de la chasse de M. le baron, son frère, comment vivrions-nous, mon Dieu ? Car pour avoir de quoi manger, il faut de l'argent, et tout votre argent passe en aumônes. Dans les autres contrées, ce sont les paroissiens qui donnent à leur curé, mais ici les paroissiens sont si pauvres qu'il faut que ce soit le curé qui vienne à leur secours.

—Et le curé n'est pas riche, malheureusement. Allons ! Marceline, je tâcherai d'être plus habile dorénavant à la chasse.

—Je vous le conseille de grand cœur, monsieur le curé, et surtout de ne plus faire comme hier, de ne plus rentrer à la nuit noire et mouillé jusqu'aux os, pour rapporter quoi ? une misérable perdrix.

—Ne te fâches pas, Marceline, cela ne m'arrivera plus.

—Risquer de se rendre malade pour une perdrix ! Si c'était pour un lièvre encore, passe. Il y a plusieurs repas dans un lièvre, mais une perdrix, c'est à peine un souper.

—Aussi n'ai-je nullement l'intention d'en faire un souper. Je veux la conserver.

—La conserver, sainte mère de Dieu ! conserver une perdrix qui a l'aile cassée, par-dessus le marché ! Pourquoi cela ? Pour qu'elle nous mange encore notre grain, comme si nous en avions à revendre ; mais vous n'y songez pas, monsieur le curé. Vous ferez tant qu'à la fin, au

lieu de faire l'aumône, c'est vous qui la demandez.

—Allons, Marceline, ma bonne vieille Marceline, calme-toi, nous n'en viendrons jamais à cette extrémité, surtout pour cette perdrix. Et puis, d'ailleurs, c'est un oiseau rare.

—Si l'on veut, monsieur le curé ; moi, j'en ai aperçu plus d'une de cette espèce dans ma vie, après que l'hiver avait été vigoureux.

—C'est possible, mais as-tu vu le beau plumage de celle-là ? Elle est blanche comme la neige qu'on voit à la cime du plomb du Cantal.

—Ah ! je le crois bien, monsieur le curé, que j'ai vu son plumage.

—Eh bien, Marceline, je te recommande d'avoir le plus grand soin de cette petite bête, parce que j'y tiens infiniment. Va me la chercher, Marceline, que je la voie. Je veux lui donner à manger moi-même.

Ici, Marceline qui se tenait debout devant l'abbé, toujours assis dans son fauteuil, commença à tourner les yeux à droite et à gauche avec un trouble évident, mais toutefois sans bouger de sa place.

—A quoi songes-tu donc ? dit le prêtre surpris, ne m'as-tu pas entendu ? Marceline.

—Oh ! si fait, M. le curé. Cette perdrix....

—Eh bien !

—Eh bien.... c'est que.... vous allez me gronder peut-être.... cette perdrix....

—Parleras-tu, enfin ?

—Il n'y avait rien au logis pour le souper de ce soir... et....

—Tu l'as tuée !.... Ah ! malheureuse ?

En parlant ainsi, le prêtre se leva pâle comme un mort, l'œil flamboyant, les poings crispés et la menace à la bouche. Marceline eut une telle frayeur qu'elle se laissa tomber à genoux devant lui, en joignant les mains et en demandant grâce. Il n'y eut pas jusqu'au chien qui, réveillé en sursaut par la voix tonnante de son maître, ne se relevât précipitamment. La queue et les oreilles basses, le pauvre animal s'enfuit en tremblant à l'autre extrémité de la chambre. Rappelé sans doute à lui-même par l'effroi de sa vieille gouvernante, André Raynal se jeta dans son fauteuil, en se cachant le visage entre ses mains, et si l'on eût écarté ses doigts, on eût pu voir deux grosses larmes descendre le long de ses joues amaigries.

A cet instant la porte de la chambre boula sur ses gonds et un homme entra brusquement. Le prêtre tressaillit et se leva précipitamment de son fauteuil, car dans cet homme il venait de reconnaître le baron de Pradines.

—Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur le curé, dit celui-ci d'un air soucieux, j'ai à causer avec vous.

—C'est bien de l'honneur pour moi, répondit le prêtre avec embarras, de vous recevoir dans mon pauvre presbytère. Veuillez prendre la peine de vous asseoir dans mon fauteuil ; monsieur le baron.... Je vous croyais parti de ce matin.

—J'ai changé d'avis, monsieur le curé, reprit froidement le jeune capitaine de dragons en s'asseyant sur un escabeau et en faisant signe au prêtre de reprendre la place qui lui appartenait. Puis il ajouta, en désignant du doigt la vieille Marceline qui était demeurée à genoux n'ayant pas la force de se relever :—Quelle est cette femme ?

—C'est ma gouvernante, monsieur le baron, dit André Raynal qui, pour légitimer l'attitude assez étrange de Marceline, se vit entraîné à un mensonge et crut devoir balbutier en rougissant : “ Elle était en prière lorsque vous êtes entré, c'est ce qui fait qu'elle ne s'est point levée pour vous faire la révérence ; veuillez l'excuser.”

Le baron de Pradines eut un imperceptible sourire qui sembla démontrer qu'il avait entendu au moins la fin du dialogue entre le maître et sa servante. Toutefois, il se donna bien de garde d'en rien faire paraître, et se penchant mystérieusement vers le prêtre, il reprit :

—Monsieur le curé, faites éloigner cette femme. Cependant, avant qu'elle sorte, j'ai une prière à vous adresser. J'ai intérêt à ce que la visite que je vous fais en ce moment ne soit connue de personne, et c'est pour cela que j'ai choisi l'heure où tout le monde est occupé aux travaux de la campagne. Je suis entré ici sans être vu. Puis-je compter sur la discrétion de votre gouvernante ?

André Raynal échangea un regard rapide avec Marceline, et lui ayant tendu la main, que la vieille baisa et de l'appui de laquelle elle profita en même temps pour se relever, il répondit :

—Monsieur le baron, vous pouvez y compter.

Marceline étant sortie, Georges de Pradines regarda fixement le prêtre, puis, avec une solennité qui contrastait sensiblement avec sa légèreté et ses airs évaporés d'habitude :

—Monsieur le curé, dit-il, c'est un entretien de la plus haute gravité que celui que je viens avoir avec vous. Veuillez d'abord répondre à la question que je vais vous soumettre. Vous qui êtes renommé dans le pays pour votre piété et votre science, pensez-vous que les vœux soient un engagement sacré et indissoluble ?

Ce fut au tour du prêtre de contempler avec

attention et surprise son interlocuteur et de se demander si les paroles qu'il venait d'entendre étaient bien réellement sorties de la bouche de ce gentilhomme si mondain, et même ajoutait-on tout bas, si irréligieux qui se tenait en ce moment devant lui. Après un silence, il répondit :

— On distingue plusieurs espèces de vœux, monsieur le baron. Il y a d'abord des vœux par lesquels on s'engage au service du Seigneur : ceux-là, dit-il d'une voix profonde, nul ne peut en relever, et Dieu, dans sa justice, serait sans pitié pour celui qui oserait les enfreindre.

— Aussi, interrompit Georges de Pradines, n'est-ce point de ces vœux là que je viens vous parler.

— Il y a ensuite, reprit le prêtre, les vœux par lesquels la créature, dans un moment de péril, de douleur ou de joie, s'engage envers son Créateur à un sacrifice ou à un renoncement quelconque.

— C'est de ceux-ci qu'il s'agit, dit Georges avant de répondre, monsieur le curé, réfléchissez bien.

— Sans doute, continua André Raynal, c'est un grand péché de manquer à de tels vœux ; mais quelque coupable qu'on puisse ainsi se rendre envers le ciel, je ne pense pas que Dieu, dans sa bonté, condamne à des châtimens éternels la créature qui l'a offensé de cette manière, parce qu'en général ces vœux sont téméraires et insensés, formés qu'ils sont sous l'influence des passions humaines.

L'ex-mousquetaire, en entendant cette réponse, se mordit les lèvres avec un violent dépit.

— Monsieur le curé, lui dit-il, je ne suis pas un prêtre, moi, et pourtant je me permettrai d'avoir un avis différent du vôtre : car, dans mon enfance, mon gouverneur m'apprenait à lire dans les livres saints, et je me souviens parfaitement que Dieu exigea qu'Abraham lui offrit en sacrifice son fils Isaac.

— Oui, mais au-moment où il allait obéir, Dieu envoya l'ange qui lui arrêta le bras.

— C'est possible, reprit le baron en frappant du pied, mais je n'en crois rien.

— André Raynal leva les yeux au ciel et recula son fauteuil. Il y eut une pause après laquelle Georges de Pradines se rapprocha du prêtre, et d'un ton incisif :

— Monsieur le curé, dit-il, en ce qui touche Abraham, vous pouvez avoir raison, car il s'agissait d'un homicide, et un homicide ne saurait être agréable au Seigneur ; mais il y a des circonstances toutes particulières où Dieu doit exiger l'accomplissement d'un vœu, lorsque ce vœu est chose louable en elle-même. Écoutez-moi bien,

monsieur le curé, et. . . je suis sûr que vous partageriez mon avis.

— Je vous écoute, balbutia le prêtre, déjà troublé par un instinctif pressentiment.

— Depuis que nous nous sommes quittés, il s'est passé d'étranges choses au château de Peyrelade. Hier soir, au plus fort de l'orage, un hôte dont le nom ne saurait vous être inconnu, y a été accueilli, un hôte dont on n'avait point eu de nouvelles depuis longues années, un hôte qu'on avait cru mort et qui est vivant. . . Eh quoi ! monsieur le curé, n'avez-vous pas encore deviné de qui je veux parler ?

— Monsieur le baron, je ne sais, murmura l'abbé.

— Mais en parlant ainsi, André Raynal mentait ; car déjà bouillonnaient au fond de son cœur d'orageuses pensées dont jusque-là, peut-être, il n'avait pas même soupçonné l'existence.

— Vous ne savez. . . en vérité, monsieur le curé, vous me voyez surpris de votre peur de pénétration. Eh bien, apprenez-donc que cet hôte est le chevalier de Fontane.

A ce nom qu'il attendait sans doute, mais dont il se plaisait pourtant à douter encore, le prêtre sentit une sueur froide pénétrer son corps jusqu'à la moelle des os, et il baissa les yeux en tremblant. Il y eut un long silence entre les deux interlocuteurs, chacun d'eux évitant de regarder l'autre comme s'il eût craint de lui laisser lire dans son regard les sentiments dont il était agité. Ce fut l'abbé qui rompit le premier ce silence.

— Eh bien, monsieur le baron, s'écria-t-il en affectant un calme qui, à coup sûr, était bien loin de son cœur, en quoi ce retour vous semblerait-il si redoutable ?

— Pouvez-vous me le demander ? répondit le jeune gentilhomme avec violence. Écoutez, monsieur le curé, je veux être franc avec vous. Aussi bien le moment est venu de renoncer à une sottise dissimulation. Au diable la réserve ! ma sœur est veuve et n'a point d'enfant ; j'ai dû compter sur l'engagement solennel qu'elle a contracté de ne se remarier jamais ; comprenez-vous maintenant que toutes mes espérances sont ruinées, que tout mon avenir est brisé, si elle change de résolution ?

— Pourquoi en changerait-elle, monsieur le baron ?

— Pourquoi. . . pourquoi. . . parce qu'elle est femme et qu'elle aime toujours ce maudit chevalier.

— Qui vous l'a dit ?

— Est ce que ces choses-là ne se devinent pas sans qu'on les dise. Croyez-moi, j'ai tout observé, son trouble à sa vue, l'émotion avec laquelle elle



a interrogé le chirurgien appelé à lui donner ses soins ; car par une inconcevable fatalité, il faut encore qu'il soit blessé, pour le rendre plus intéressant. Une chute de cheval sur un rocher au bord d'un précipice ! un autre fût mort vingt fois, mais lui en sera quitte pour passer quelques jours au lit. Ces choses-là ne sont faites que pour moi.

André Raynal demeura quelques instants rêveur, puis comme un homme qui cherche dans des inductions auxquelles il ne saurait lui-même ajouter foi la conclusion qu'il désire :

—Monsieur le baron, dit-il, je comprends vos appréhensions, et cependant il me semble qu'il y a bien des motifs pour qu'elles ne se réalisent pas. D'abord, quand bien même Mme la comtesse se résoudrait à un pareil mariage, pensez-vous qu'elle trouverait M. le chevalier de Fontane dans les mêmes dispositions ? Depuis le temps qu'il a quitté le pays n'a-t-il pu former d'autres liens et oublier celle qui avait reçu ses premiers serments ?

—Laissez donc, monsieur le curé ! Quant à d'autres liens je n'y crois pas, attendu qu'en sa qualité de cadet de famille il n'aurait pu trouver à se pourvoir qu'en se mésalliant, et ces Fontane sont trop orgueilleux. Pour ce qui est d'oublier ma sœur, apprenez qu'on n'oublie jamais une femme qui est suzeraine de maint et maint château, de mainte et mainte terre, et qui a de la beauté par-dessus le marché.

—Vous avez raison, répondit tristement le prêtre.

—Vous voyez donc bien, reprit Georges de Pradines, qu'il n'y a qu'un seul moyen d'empêcher ce mariage : c'est de faire parler l'intérêt de la religion, qui ne permet pas qu'on viole une promesse non moins sacrée que solennelle. Ma sœur a de la dévotion et beaucoup de confiance en vous ; elle gémit, ses beaux yeux répandront peut-être quelques larmes, mais elle n'osera pas former une union d'avance révoquée par vous au nom de l'Eglise.

Et comme André Raynal semblait hésiter, l'ex-mousquetaire ajouta d'un ton hypocrite :

—Au surplus, monsieur le curé, quelque dommage qui doive résulter de cette union pour mes intérêts, croyez bien que je n'eusse fait aucune démarche auprès de vous si je n'avais eu à réclamer de vous, dans cette circonstance, l'accomplissement d'un des plus saints devoirs que votre profession vous impose. C'est à vous d'arrêter ma sœur sur le penchant de l'abîme où elle est prête à tomber, en violant son vœu ; c'est à vous de lui donner à cet effet, par vos pieux conseils, la force qui lui manque.

—En effet, s'écria l'abbé, heureux de trouver dans des considérations purement religieuses l'ex-

cuse d'une conduite dont sa conscience commençait à s'alarmer.

—Ainsi donc, dit le gentilhomme, je puis compter sur votre assistance ?

—Oui, monsieur le baron.

—Touchez-là, monsieur le curé, vous êtes un saint homme et vous avez merite.

Le prêtre laissa tomber, en rougissant, sa main dans celle de l'ex-mousquetaire. Tout à coup l'on frappa discrètement à la porte.

Qui est là ? dit l'abbé.

—C'est moi, répondit la voix de la vieille Marceline. Un valet du château est là qui vient demander à M. le curé de se rendre à l'instant chez Mme la comtesse.

—Vous le voyez, murmura à mi-voix Georges de Pradines, voilà déjà les scrupules de ma sœur, qui commencent. Mon cher abbé, allez vite, et n'oubliez pas quels intérêts sont entre vos mains. C'est une sainte mission que vous allez remplir.

—Une sainte ! balbutia le prêtre en hochant la tête. O mon Dieu, mon ! Dieu ! ne m'abandonnez pas !

#### IV.

##### L'OUTRAGE.

Pendant que le curé de Saint-Saturnin s'achemine silencieusement vers le château de Peyrelade, se rendant à l'appel qu'il a reçu de la comtesse, il convient de remonter en arrière de quelques heures pour voir ce qui s'était passé dans le château depuis l'introduction du chevalier de Fontane. Il n'est pas besoin de dire, que nonobstant l'assurance donnée par le chirurgien que le blessé ne courait aucun danger, la jeune Marguerite de Pradine passa une nuit fort agitée. Dès qu'il fit jour, elle appela l'une de ses filles de chambre et la chargea d'aller savoir des nouvelles du voyageur, commission dont elle se fût sans doute acquittée elle-même, si par un sentiment de réserve que toutes les femmes apprécieront, elle n'avait jugé devoir se tenir, jusqu'à plus ample informé, sur la défensive.

La personne qu'elle avait envoyée revint bientôt lui dire que le chevalier, grâce à une abondante saignée qu'avait dû pratiquer le chirurgien, était tombé dans un état d'assoupissement complet et qu'il dormait encore ; qu'au surplus, ce même chirurgien qui, par ordre de la comtesse, était resté toute la nuit dans la chambre du blessé, n'avait aucune inquiétude et que tout allait pour le mieux.

Pleinement rassurée par ces bonnes nouvelles, la jeune femme se fit habiller à la hâte et descendit dans le jardin. Il y a certaines situa-

Irons de l'âme où il semble qu'on se sente étouffé sous le plafond, entre les quatre murs d'une chambre, et où l'on éprouve à la fois un besoin de locomotion, d'air libre et de solitude. Aussi bien, tout, dans cette matinée, invitait à la promenade. Sous l'influence de l'orage de la veille, les arbres avaient repris une verdure plus fraîche et plus belle, les fleurs avaient des parfums plus pénétrants et de plus vives couleurs. Il n'était pas jusqu'au soleil dont les rayons ne dorassent plus amoureusement que jamais tout le paysage, où ils faisaient éclorre çà et là sur les feuilles, sur les gazons, sur la tige des plantes, des myriades de diamants, seules traces qu'eût laissées l'orage. L'écho des montagnes prochaines apportait à l'oreille les mugissements des vaches qui, couchées dans les hautes herbes, autour du buron, saluaient le retour du beau temps. Tout enfin était joie et allégresse dans la nature comme dans le cœur de Marguerite de Pradines.

Après s'être promenée pendant quelque temps, la jeune châtelaine s'assit dans un endroit isolé sur un banc de mousse, à l'ombre d'un châtaignier séculaire, et, comme il arrive souvent dans les circonstances décisives de notre vie, elle se plut à évoquer les fraîches années de sa première jeunesse, alors qu'on l'appelait encore la jolie petite reine Marguerite, et qu'elle rencontrait si souvent dans ses promenades un beau jeune cavalier qui la saluait si gracieusement. Plus tard, ce cavalier ne s'était plus contenté de la saluer, et il avait osé lui adresser la parole, mais sa parole était si respectueuse et si douce ! Plus tard encore, il avait été reçu au château de Pradines, et son langage était devenu peut-être un peu moins respectueux, mais sans rien perdre de sa douceur. Plus tard enfin, les plus charmants projets. Ah ! pourquoi ne s'étaient-ils pas réalisés ? Mais du moins le moment était venu où ils pouvaient se réaliser encore. Ce beau jeune cavalier était de retour ; le ciel lui-même semblait avoir aplani les obstacles qui les séparaient l'un de l'autre. Il fallait reconnaître la main de la Providence jusque dans l'événement qui venait de les réunir. Si le passé avait eu de sombres jours, combien l'avenir en promettait de radieux.

C'est ainsi que la comtesse de Peyrelade ouvrait son âme aux plus riantes espérances, pendant que la brise du matin venait mollement caresser ses cheveux et lui souffler des pensées d'amour. Tout à coup elle tressaillit comme si elle eût ressenti la piqure de quelque serpent. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis sa dernière entrevue avec le chevalier de Fontane. L'aimait-il encore ! Ah ! s'il ne l'aimait plus, si, à défaut de son cœur, il avait enchaîné sa main, si elle ne l'avait revu un instant que pour

être ensuite à tout jamais privée de sa présence ! A cette pensée quelques larmes roulèrent dans les yeux de la jeune femme, et elle resta quelques instants, la tête baissée, en proie à une sombre rêverie. Ce fut à ce moment que vint à passer près d'elle un homme qui la salua avec un profond respect. D'abord, dans la situation où elle se trouvait, elle ne prêta qu'une attention fugitive à cet incident, et répondit par une légère inclination de tête. Cependant comme les traits de cet homme lui étaient inconnus, elle ne put s'empêcher de manifester quelque surprise de le voir dans l'enceinte du château, puis, en recueillant ses souvenirs, il lui sembla voir déjà entrevu l'homme dont il s'agit ; puis enfin elle tressaillit, car elle venait de reconnaître en lui le valet qui la veille au soir était venu réclamer l'hospitalité pour son maître blessé. Ce valet s'étant retourné, elle saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte de s'éclaircir sur ce qu'elle avait tant intérêt à connaître, et lui faisant signe d'approcher : — Eh bien, mon ami, lui dit-elle, comment va votre maître ?

— Madame est bien bonne, répondit le valet dans un mauvais baragouin moitié français, moitié espagnol, dont nous faisons grâce à nos lecteurs ; mon maître repose encore, et il va mieux.

C'est ce que la comtesse savait déjà parfaitement ; mais il lui fallait une entrée en matière, et celle-là était la plus simple et la plus naturelle.

— Comment vous nomme-t-on ? reprit-elle aussitôt.

— Gil Perez, pour servir madame.

— Gil Perez, où allez-vous ainsi ?

— Je vais cueillir des simples, qu'on m'a assuré que je trouverais dans cette partie du jardin, pour faire de la tisane à mon maître.

— Vous trouvez-vous bien ici, Gil Perez ?

— Très bien ; car j'étais accablé de fatigue, et cette nuit passée dans un bon lit m'a reposé.

— Vous venez de faire un long voyage sans doute ?

— Oh ! très long. Nous arrivons de Madrid.

— Ah ! votre maître est Espagnol ? s'écria la comtesse avec ce merveilleux aplomb pour mentir que, dans une situation donnée, les femmes possèdent si bien.

— Oh ! non pas, madame ; M. le chevalier est Français, et de ce pays.

— Y a-t-il long-temps que vous êtes à son service ?

— Depuis qu'il est passé en Espagne, il y a tantôt huit ans.

— Vous êtes satisfait de votre condition, Gil Perez ?

—Qui ne le serait à ma place ? C'est un si bon maître ! Aussi, je n'ai point hésité à venir avec lui en France, bien qu'il soit toujours pénible de quitter son pays.

—Votre maître est militaire, si j'en juge par son costume ?

—Oui, madame ; il est venu en Espagne avec d'autres gentilshommes français qui ont accompagné sa majesté Philippe IV. Il n'était qu'enseigne alors, et aujourd'hui il est brigadier ; mais bast ! il n'en serait pas resté là, et je suis bien sûr qu'avant peu il fût devenu général, s'il eût voulu continuer à servir dans les armées espagnoles. Car il est brave et habile dans l'art de la guerre, mon maître.

—Pourquoi donc a-t-il quitté le service ?

—Pour revenir en France.

—Savez-vous quel motif l'y appelle ?

—Je ne sais.

—Et... est-il marié, votre maître ?

Il serait difficile d'imaginer avec quelle inexprimable anxiété la comtesse prononça ces derniers mots, avec quelle angoisse elle en attendit la réponse. Il y avait alors dans sa physionomie un caractère auquel la plus sublime tragédienne ne saurait atteindre. C'était à la fois du doute, de la confusion, un semblant d'indifférence et de la terreur. Il y a de ces moments dans la vie où toutes les facultés sont en quelque sorte centuplées, et Marguerite de Pradines était dans un de ces moments-là. Gil Perez, qui se tenait debout devant elle ne pût s'empêcher d'être frappé lui-même de l'expression de sa physionomie, et il la contempla quelques instants d'un air ébahi, puis il laissa tomber cette parole :

—Non pas que je sache, madame.

La poitrine de la jeune femme se dilata, et ce fut avec un ineffable sentiment d'allégresse qu'elle aspira longuement l'air qui l'environnait. Désormais elle ne craignait plus aucune révélation, et ce fut d'un ton presque indifférent qu'elle ajouta :

—Il y a des liaisons que l'église ne consacre pas, quo même elle réprovoe. Peut-être votre maître a-t-il laissé en Espagne quelque souvenir de ce genre ?

Le valet parut étonné de cette question, et il répondit gravement :

—Madame, mon maître ne me l'a point dit.

Puis voyant la comtesse rougir de s'être laissée entraîner jusqu'à ce point par sa curiosité, pour ne pas dire par sa jalousie d'amante, il continua :

—Au surplus, mon maître est très-peu communicatif de son naturel. Tout entier aux devoirs du service militaire, je l'ai vu bien rarement prendre un plaisir ou une distraction. Je

soupçonne qu'il pourrait bien avoir eu, avant de venir en Espagne, quelque grand chagrin d'amour. Car, dans les rares instants de repos et de liberté que lui laissait son état, il fuyait la société des officiers de son âge et restait seul et triste, occupé à lire ou à méditer.

Pendant que Gil Perez s'exprimait ainsi, la comtesse haletante recueillait avec avidité chacune de ses paroles. Comme la Juliette de Shakspeare, il lui semblait que ce grossier Catalan qui, dans un français à peine intelligible, lui donnait des détails sur son comé, avait une éloquence vraiment divine. Lorsque le valet eût cessé de parler, la jeune femme crut devoir hasarder encore une dernière question.

—Gil Perez, dit-elle, est-ce que votre maître ne recevait aucune lettre ?

—Si fait, madame, quelquefois il recevait des lettres de France. C'est après avoir lu une de ces lettres qu'il me dit un jour : Gil Perez, je vais retourner en France, prépare mes bagages. J'ai obéi, nous sommes partis le surlendemain, et nous voilà.

—Ah ! vous êtes un bon serviteur, reprit la comtesse. Adieu, Gil Perez, ayez toujours bien soin de votre maître et aimez-le.

A ces mots, Marguerite de Pradines se leva, et, incapable de maîtriser davantage son émotion, elle reprit rapidement le chemin du château. Une seule pensée l'occupait désormais, celle d'offrir au chevalier de Fontane sa main et sa fortune pour prix d'une constance et d'une fidélité si bien éprouvées. Mais bientôt un importun souvenir vint la saisir au milieu de tous ses rêves de bonheur et d'amour. N'avait-elle pas fait vœu de ne se remarier jamais ? A l'époque où se passe cette histoire, un vœu avait encore une grande puissance. Georges de Pradines, qui connaissait sa sœur à merveille, n'avait que trop bien apprécié la perplexité dans laquelle elle allait se trouver en cette circonstance, et c'était un véritable coup de maître que d'enlever par avance à cette pauvre âme chancelante l'appui qu'elle espérait rencontrer dans l'indulgente piété du curé de Saint-Saturnin. Depuis que Marguerite de Pradines était revenue en Auvergne, ce prêtre était devenu en effet son guide et son conseil, non seulement en matière de religion, mais encore pour les affaires ordinaires de la vie. Aussi, comme on l'a vu, s'était-elle hâtée de le faire appeler, avant même de prendre la moindre résolution.

André Raynai arriva au château, non moins troublé à coup sûr que sa belle pénitente, qui donna l'ordre de l'introduire immédiatement auprès d'elle dans son cabinet et lui fit signe de s'asseoir. Le prêtre obéit, et il y eut un long

silence. Tous deux hésitaient à prendre la parole, car pour tous deux la question qui allait s'agiter était pleine de solennité. Est-il besoin d'ajouter que de quelque façon qu'elle pût être résolue, ce qui devait faire le bonheur de l'un devait infailliblement entraîner le malheur de l'autre ?

Dans un pays perdu, que le manque de routes et la difficulté des moyens de communications rendent, même encore aujourd'hui dans un grand nombre d'endroits, impénétrable à notre civilisation, André Raynal, habitué à vivre au milieu de paysans grossiers, avait, on n'a pu s'en convaincre déjà plus d'une fois dans ce récit, subi comme tout le monde et plus que tout le monde, le charme que répandait autour d'elle la jeune châtelaine de Peyrelade. Admis, dès l'abord, dans son intimité, journellement environné de toutes les séductions qu'exercent l'esprit, la grâce, les talents, la beauté, le pauvre prêtre n'avait pas compris tous les dangers de sa nouvelle position et il s'y était abandonné avec une imprudente confiance, absolument comme un homme qui introduit, au milieu de la chaleur du jour, dans une fraîche retraite embaumée par le parfum de mille fleurs odorantes, commettrait l'imprudence de s'y endormir. Le terme d'un tel sommeil serait la mort ou la folie.

André Raynal s'était réveillé ; mais était-il encore temps de fuir ; et la circonstance pour laquelle il venait d'être mandé au château n'était-elle pas de ces circonstances décisives faites pour déconcerter tous les efforts, toutes les résolutions de la plus austère vertu ? Tous les jours il peut arriver qu'un homme, épris d'une femme, ait assez d'empire sur lui-même pour dissimuler un amour contraire à ses devoirs, pour éviter même les occasions qui pourraient le mettre en présence de l'objet aimé, et pourtant cela s'appelle déjà de la vertu. Mais qui oserait demander à cet homme de jeter la femme qu'il aime dans les bras d'un rival, alors qu'il dépend de lui de faire en sorte que, ne pouvant lui appartenir, elle n'appartienne du moins à personne ; alors qu'une telle conduite est non seulement dans le droit, mais encore dans le devoir de cet homme ?

Ce fut la comtesse qui rompit la première le silence, mais à peine, confuse et tremblante, elle venait de balbutier quelques mots de préparation qu'André Raynal lui lança un regard à la fois triste et sévère, un regard qui, il faut bien le dire, sentait plus l'amant que le prêtre, et il s'écria d'une voix ferme :

—Madame la comtesse, épargnez-vous des paroles inutiles. Je sais pourquoi vous m'avez fait demander, et je dois vous dire que le Tout-Puissant qui a reçu votre vœu vous ordonne par ma bouche de ne le violer jamais.

La jeune femme jeta sur l'abbé un regard terrifié, et laissant tomber sa tête sur son sein, elle dit avec l'accent de la plus profonde douleur :

—Alors, monsieur le curé, le Tout-Puissant veut donc que je meure !

—Non, vous ne mourrez point, répondit le prêtre ; le ciel, qui vous a donné la force de supporter une première séparation, vous aidera bien encore à en supporter une seconde.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la comtesse, moi qui espérais encore le bonheur !

Et elle se mit à fondre en larmes. Le prêtre n'était point aguerri contre une pareille épreuve.

—Mon Dieu, dit-il à son tour, soutenez-moi pour que je puisse résister à ses larmes. Mon Dieu ! prêtez-moi des paroles qui soient un baume pour les blessures de ce cœur que je fais saigner en votre nom !

En même temps, une voix murmurait à son oreille : " Cesse d'invoquer l'aide du Seigneur pour une œuvre qu'il réprouve. Cette femme a fait un vœu téméraire ; c'est à toi de l'en relever. Jamais tu n'auras plus belle occasion d'exercer les devoirs de ton saint ministère. Cesse donc d'être homme et sois prêtre ; c'est à ce prix qu'est le salut." Mais bientôt une autre voix reprenait : " Prends garde, prêtre, si tu relèves cette femme de son vœu, tu ne la reverras jamais. Riche, jeune, belle, penses-tu qu'elle consente à s'enterrer vivante avec son jeune époux dans ton pays de volcans et de neiges. Non. Alors tu ne viendras plus t'asseoir à son foyer ; alors tu ne la rencontreras plus dans tes promenades, alors tu n'entendras plus sa voix, et tout cela n'est pas pécher ; alors tu seras seul, seul ! Courage donc ! ne faiblis point ! A Dieu seul il appartient de délier ce que Dieu a lié."

Ainsi bourrelé par ce qu'on pourrait appeler ses deux consciences, André Raynal restait immobile et muet. En venant de Saint-Saturnin au château de Peyrelade, il avait fait provision dans sa tête des plus beaux discours, des arguments les plus convaincants, à l'appui de la thèse qu'il se proposait de soutenir ; mais maintenant qu'il était face à face avec la comtesse il ne retrouvait plus une seule phrase dans sa mémoire. Dans cette cruelle perplexité il adressa à Dieu mentalement une fervente prière, puis il s'écria :

—Madame, vous aimez donc bien ce jeune homme ?

La comtesse poussa un profond soupir qui eût un douloureux écho dans l'âme du prêtre.

—Et, continua-t-il, si le ciel permettait que vous fussiez relevée de votre vœu, vous en éprouveriez une grande joie ?

Pour toute réponse, la jeune femme leva

vers le prêtre ses beaux yeux noyés de larmes et un éclair y brilla.

—Eh bien donc, reprit André Raynal d'une voix brisée et la main posée sur son cœur, comme pour en comprimer les battements, qu'il soit fait ainsi que vous le désirez. Au nom du Dieu vivant, je vous relève de votre vœu, et s'il y a péché dans tout ceci, qu'il ne s'en prenne qu'à moi seul.

Pendant que l'humble desservant d'une petite paroisse des montagnes d'Auvergne prononçait les paroles qui précèdent, son visage, en quelque sorte déifié par le dévouement sublime qui les lui avait dictées, était empreint d'un caractère de beauté vraiment surhumain ; il y avait quelque chose d'inspiré dans son regard, et l'on eût pu croire ou instant que la comtesse de Peyrelade ne se trompait pas, lorsque, se prosternant à ses genoux qu'elle étreignit des ses deux bras, elle s'écria :

—Ah ! vous êtes mon ange gardien qui s'est fait prêtre.

Quelques minutes après, la porte de la chambre s'ouvrit, et les deux personnages en sortirent. Il y avait sur le front d'André Raynal cette expression de sérénité que donne tout triomphe remporté sur soi même, mais il s'y mêlait en même temps je ne sais quel reflet de douleur qui témoignait que la lutte avait été pénible et que le cœur en souffrirait longtemps. Quant à la jeune femme, une joie sans mélange illuminait ses traits charmants. Tous deux descendirent en silence l'escalier du château et se mirent en devoir de traverser la cour d'honneur. Car M. le curé de Saint-Saturnin avait, malgré les prières de la comtesse, exprime l'intention de rentrer sur-le-champ à son presbytère. En ce moment, le jeune baron de Pradines rentrait lui-même au château, impatient de connaître le résultat de l'entrevue. Ayant aperçu sa sœur, il vint droit à sa rencontre. La comtesse en éprouva d'abord quelque embarras ; cependant elle se remit bientôt, et tendant amicalement la main à son frère :

—Georges, dit-elle, vous arrivez à propos ; je viens d'avoir avec M. le curé un entretien de la plus haute importance, et comme il est possible que, d'après cet entretien, il survienne d'un moment à l'autre dans ma position quelque changement, je ne veux point que vous soyez informé par d'autres que par moi d'une nouvelle à laquelle vous devez, au sur plus, vous attendre un peu.

—Quelle nouvelle ? quel changement ? balbutia l'ex-mousquetaire, en contemplant tour à tour avec une avide curiosité chacun des deux personnages. Ma sœur, je ne vous comprends pas. Que voulez-vous dire ?

—Mon frère, reprit la comtesse en rougissant, en vérité, vous êtes bien cruel de me forcer à m'expliquer sur une chose qu'il en coûte toujours à une femme de déclarer. Au surplus, il n'y a rien encore de décidé ; mais, quoiqu'il arrive, vous pouvez être tranquille sur votre sort. En formant d'autres liens, je n'oublierai jamais ceux qui nous unissent, et je ferai en sorte que vous vous en aperceviez le moins possible.

—Ah ! s'écria le baron, en dissimulant à grand-peine la vive émotion qu'il éprouvait ; c'est je le vois, un mariage prochain que vous m'annoncez, ma sœur. J'en suis, pardieu, ravi ! Toutefois, ajouta-t-il, en attachant sur André Raynal un regard perçant, je pensais que M. le curé...

—M. le curé, interrompit vivement la comtesse, n'y voit point d'obstacle.

—Ah ! telle est l'opinion de M. le curé ! reprit avec une impitoyable ironie l'ex-mousquetaire. C'est charmant, sur mon honneur !

—Oui, mon frère, ajouta la comtesse, M. le curé est si bon, si indulgent ! Il a eu pitié de ma douleur ; il a pensé pouvoir me relever d'un vœu téméraire.

—Il a pensé cela ! dit Georges dont la voix s'altérait déjà sensiblement sous l'impression de la colère.

Et en même temps, se rapprochant du prêtre, il lui dit à mi-voix et du ton de la plus amère raillerie :

—Monsieur le curé, combien le chevalier vous a-t-il promis pour faire ce mariage ?

—Monsieur le baron, répondit André Raynal qui devint pâle, c'est une plaisanterie, n'est ce pas ? Je prends le ciel à témoin que je n'ai point vu M. le chevalier de Fontane et que je ne le connais pas.

—Excusez-moi, en effet, reprit l'ex-mousquetaire avec le rire le plus impertinent, je me trompais pardieu ! je suis un grand sot ! De l'argent ? fi donc ! vous n'en avez pas reçu, vous n'en recevrez même pas. Ah ! les gens d'église ont diverses façons de se payer de leurs complaisances. Je vous conseille de vous méfier de M. le curé, ma sœur, car je gage qu'il ne se passera pas longtemps avant qu'il vienne réclamer de vous le prix du service qu'il vous rend aujourd'hui. Il y a des Tartufe de robe courte et de robe longue.

—Mon frère, s'écria la comtesse, qui surprise et atterrée, n'avait pas encore eu la force de placer une parole, mon frère, vous m'obligerez de cesser un tel langage.

—Monsieur, balbutia André Raynal, dont le sang bouillonnait, dont les mains et les lèvres étaient tremblantes, monsieur, vous oubliez que je

suis prêtre, que je ne peux pas me défendre. Grâce ! pitié ! Monsieur le baron, ne me traitez pas ainsi !

—Allons donc, repartit Georges toujours railleur, toujours insultant : allons donc l'abbé, soyez franc une fois du moins dans votre vie. N'est-ce pas que vous n'en voulez pas à la bourse de ma sœur, qu'elle est trop jolie pour cela ?

—Monsieur le baron de Pradines ! s'écria le prêtre poussé à bout et d'une voix tonnante, vous êtes un lâche !

André Raynal n'avait pas prononcé cette parole que le jeune gentilhomme s'élançant sur lui, le marquait au visage d'un stigmaté d'infamie. L'abbé était de haute taille, nerveux, dans toute la force de l'âge, et il eut écrasé d'une seule main son faible adversaire. En se sentant outragé par lui d'une façon si cruelle, en présence de la comtesse et pour prix de la plus pure et de la plus noble conduite, il frissonna jusqu'à la moelle des os, et se rappela un instant qu'il était homme avant d'être prêtre : le baron lui-même ne put s'empêcher de frémir. Mais bientôt la physionomie d'André Raynal reprit son expression habituelle de douceur et d'humilité, et s'apercevant que quelques-uns des gens du château étaient accourus et témoignaient, au moins par leurs gestes et leur attitude, l'indignation que leur avait causé un tel sacrilège :

—M. le baron a bien fait, dit-il à haute voix ; je l'avais offensé, et je lui en demande ici publiquement pardon.

Puis il ajoute tout bas :

—Seigneur mon Dieu, j'ai été bien coupable envers vous ! Est-ce donc déjà l'expiation qui commence ?

Presque au même instant, l'attention que cette scène venait d'exciter se trouva détournée par un incident inattendu. A l'un des angles de la cour, un jeune homme parut en costume de voyage : il était d'une pâleur mortelle et marchait soutenu par son valet. Ce jeune homme n'était autre que le chevalier de Fontane. Il s'avança en chancelant vers Marguerite de Pradines, et la saluant avec une politesse froide et respectueuse :

—Madame la comtesse, dit-il, vous avez bien voulu me donner l'hospitalité dans votre château mais je ne saurais y demeurer davantage. Mon cheval est sellé, le temps est beau, permettez-moi d'en profiter pour prendre congé de vous. Madame la comtesse de Peyrelade, veuillez recevoir mes remerciements et mes adieux.

En parlant ainsi, le voyageur s'inclina profondément, puis, toujours soutenu par son valet, il se dirigea vers la porte du château, où deux chevaux sellés et harnachés les attendaient l'un et l'autre.

## V.

## UN COUP DE FEU DANS LA MONTAGNE.

Deux mois se sont écoulés depuis les événements qui précèdent. L'automne est venu, l'automne qui ressemble si fort à l'hiver dans la Haute-Auvergne. Déjà le plomb du Cantal a repris sa couronne de neige, et, à la place des gros pâturages du mois d'août, c'est à peine si l'on voit poindre çà et là à la surface du sol quelques pâles graminées, quelques marguerites frêles et tremblantes sur leurs tiges, derniers souvenirs de l'été incessamment menacé de disparaître sous le blanc linceul qui, pendant sept mois, forme le vêtement de la montagne. Quand le ciel ne serait pas obscurci presque continuellement d'épais nuages ; quand les crêtes chenues des rochers voisins n'apparaîtraient plus, comme une image confuse, à travers un voile de brume ; quand la bise âpre et glacée du nord-ouest ne viendrait pas s'engouffrir avec un bruit sauvage dans les abîmes sans fond au-dessus desquels ces rochers de bal-sate semblent suspendus par la main de Dieu, il n'en serait pas moins facile de conjecturer que l'hiver est proche, à voir avec quelle mélancolie les grands troupeaux de vaches se pressent autour des burons qu'ils vont bientôt quitter pour descendre dans la vallée et rentrer dans l'étable. Leurs mugissements rares et comme plaintifs semblent des adieux au soleil et à l'air libre et pur de la montagne.

Il y a quelque chose de profondément attristant dans cet aspect de la nature et tout dans le paysage concourt à augmenter encore cette tristesse, car la nuit commence à tomber ; l'air est froid et piquant ; la veille et le matin même il est tombé de la neige et en maint endroit le sol en est couvert. A peu de distance on aperçoit quelques châtaigniers déjà entièrement dépouillés de leur feuillage ; aux dernières lueurs du crépuscule près de disparaître, on dirait des spectres qui étendent leurs grands bras. Puis, quand le vent cesse, on entend dans les gorges prochaines les hurlements des loups. Entrons dans ce buron dont la toiture laisse échapper une épaisse colonne de fumée, nous glissant furtivement et sans bruit à la suite de l'homme qui vient d'en franchir le seuil. Cet homme nous a laissé apercevoir à travers la porte un moment entr'ouverte un loyer éclairé par une flamme joyeuse. Aussi bien, nous allons nous trouver en pays de connaissance, car cet homme est le père Nicoud, le vieux vacher ; les deux compagnons accroupis auprès du feu dans l'âtre sont ses acolytes obligés, le bottelier et le pâtre ; enfin nous sommes au buron de la montagne de Peyrelade.

Le père Nicoud tient à la main un gros bâton noueux ; ses pieds, par un luxe inusité, sont chaussés de souliers ferrés au lieu de sabots, et

ses jambes sont emprisonnées dans des guêtres de cuir fauve ; sa tête est couverte du sombre montagnard, et une splendide et imperméable *coubertie* d'étoffe de laine rayée protège sa veste de drap brun contre les outrages du ciel, ses épaules et tout son buste contre les atteintes du froid. Que si l'on se demande pourquoi le père Nicoud se présente en si pompeux appareil, nous répondrons qu'en Auvergne comme en tout pays catholique, le jour de la Toussaint est un jour de fête so'ennelle et que le père Nicoud a en conséquence revêtu ses plus riches habits et quitté le buron de bon matin, pour aller le représenter dignement à la grand'messe de la paroisse de Saint-Saturnin.

Voici donc le père Nicoud de retour, et la joie éclate sur son front. Est-ce donc par ce qu'il a entendu dévotement l'office divin, ou bien parce qu'il a aidé des amis de Saint-Saturnin à vider quelques brocs en l'honneur de la solennité du jour ? Il y a peut-être bien dans sa joie quelque chose de ces deux motifs, mais à coup sûr ce ne sont pas les seuls. Voyez-le plutôt jeter son bâton par terre, lancer triomphalement son feutre à larges bords dans un angle de la cabane et se débarrasser lestement de sa couberie, montrer aux yeux ravis de ses deux camarades, appendus en guise de chapelet à sa ceinture, d'un côté un monstrueux jambon et de l'autre une gourde d'épaisse encolure qui, selon toute apparence, n'est point remplie d'eau. Ces deux trophées étant déposés entre les mains du père et du boutillier ébahis, le vœux vacher, désormais allégé, fait une sorte de cabriole ; puis il se met avec une agilité surprenante pour son âge à sauter quelques pas de bourrée, tout en chantant et frappant des mains en cadence, puis enfin il se laisse tomber à terre devant l'âtre, et après s'être essuyé le front avec sa manché, il s'écrie :

—Grande nouvelle ! enfans ! grande nouvelle ! holà, têt ! mettez la marmite au feu ! voilà de quoi faire un souper d'évêque, et ce ne se sera pas le dernier, encore.

—Que se passe-t-il donc ? balbutie à la foi le boutillier et le père.

—Ce qui se passe, enfans, ce qui se passe ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille à deviner.

—Le roi a diminué les impôts ? dit le boutillier.

—Qu'est-ce que cela nous fait, les impôts ? reprend le vieux vacher d'un air de dédain ; c'est Mme la comtesse qui les paie.

—M. le curé est devenu chanoine ? murmura le père.

—Mieux que cela, enfans, mieux que cela.

—Cardinal, peut-être ?

—Eh ! ce n'est pas de M. le curé qu'il s'agit, imbécile ; c'est de Mme la comtesse.

—Ah ! bien, quoi ! elle a hérité peut-être ?

—Mieux que cela encore.

Ici la boutillier appuya son menton sur ses deux mains, puis regardant le vacher d'un air narquois :

—Père Nicoud, dit-il, je gage que j'ai deviné, moi. Mme la comtesse se marie.

—C'est vrai, boutillier, c'est vrai. Que ce boutillier est donc rusé !

—Quand je vous disais, père Nicoud, il y a deux mois, que cela finirait ainsi, vous ne vouliez pas me croire, hein ? vous en souvenez-vous maintenant ?

C'est possible, boutillier, mais vous voilà bien fier parce que vous avez deviné cela ! Eh bien, voulez-vous que je vous le dise à présent ? Cela n'est rien, et c'est le reste qui est tout. Un mariage ! la belle affaire ! Mais avec qui ce mariage ? voilà ce qu'il fallait deviner.

—Dam, je ne suis pas sorcier, moi, père Nicoud.

—A la bonne heure, et moi qui suis bon diable, je ne veux pas vous faire languir davantage. Apprenez donc que Mme la comtesse se marie avec M. le chevalier de Fontane.

—Est-il bien possible ! Celui qui est mort ? s'écria ingénument le père.

—Il est ressuscité, répondit froidement le vacher.

—Comment cela se fait-il ? Racontez nous donc cela, père Nicoud.

—Volontiers, enfans. Ecoutez-moi bien... Mais sentez-vous comme la bise souffle à travers la porte ?

—Ce n'est pas étonnant, dit le boutillier ; les ais en sont tout disjoints. Oh ! il est grandement temps de quitter le buron. L'on y gèle.

—Nous aurons encore de la neige cette nuit, c'est sûr, reprit le vacher ; il faut étendu ma couberie sur la porte. De cette façon nous sentirons moins le vent.

Ce préliminaire rempli, le père Nicoud, par égard pour ses vêtements neufs, se plaça sur l'unique escabeau qu'on eût pu rencontrer dans tout le buron.

*Indè toto pater Aeneas sic orsus ab alto.*

Et du haut de son siège il laissa tomber les paroles suivantes :

—M. le chevalier n'était point mort, comme bien vous le pensez. Seulement il paraît qu'il était passé en Espagne, où l'on se battait fort et ferme, dans l'intention de s'y faire tuer. Mais l'homme propose et Dieu dispose, comme dit le proverbe. Tont il y a que la mort ne voulut point de M. le chevalier, qui s'en revint un beau jour au pays, il y a de cela tantôt deux mois ; c'était le jour du grand orage. Or, voilà-t-il pas que le pauvre cher homme, qui était blessé, à ce qu'on

dit, s'en vient demander l'hospitalité justement au château de Peyrelade, ne se doutant guère qu'il allait y être reçu par quelqu'un de sa connaissance. Si nous avions été à sa place, vous ou moi, nous en aurions éprouvé une grande joie, n'est-ce pas ? Mais il faut croire que les nobles sont faits autrement que nous.

Bref, dès que M. le chevalier apprend qu'il est dans le château de la jolie petite reine Marguerite, voilà le trouble qui le prend, et il s'écrie qu'il veut s'en aller, sous prétexte que sa prétendue est devenue riche et que lui n'est toujours qu'un pauvre gentilhomme qui n'a pour tout bien que la cape et l'épée, et qu'il ne veut pas qu'il soit dit qu'un chevalier de sa famille est revenu au pays pour se faire enrichir par une belle dame. Aussitôt dit, aussitôt fait ; voilà M. le chevalier qui grimpe à cheval tant bien que mal, à cause de sa blessure, et qui se met en route ; mais bast ! il n'avait pas fait dix pas, et au petit trot encore qu'une défaillance le prend et il tombe sur le col de la bête. Vous jugez de l'effet. Mme la comtesse, qui était présente, pousse un grand cri ; M. le baron son frère qui se frottait déjà les mains, vu qu'il s'en croyait débarrassé fait la grimace. Il n'y a que M. le curé qui reste coi sans rien dire. Pauvre M. le curé ! Il avait ses raisons pour cela. Si vous saviez ce qui venait de lui arriver ! mais je vous conterai cela plus tard. Tant il y a que les choses sont revenues du coup au même point où elles étaient auparavant.

Là-dessus, sans plus tarder on relève M. le chevalier et on le ramène au château, où on le met dans une belle chambre, dans un lit bien chaud, et on lui fait respirer toutes sortes de sels ; mais l'étonnant de la chose, c'est qu'il n'a pas plutôt rouvert les yeux qu'il recommence de plus belle à se démener dans son lit, en oriant qu'il veut partir, et qu'il ne restera pas plus longtemps, dût-il mourir en route. Le chirurgien qui était témoin s'en vient raconter cela à Mme la comtesse, laquelle en fut bien affligée ; mais comme cette affliction n'avancait guère les choses, la petite femme s'en va en personne dans la chambre de M. le chevalier. Alors elle lui dit, écoutez bien, c'est cela qui est le plus beau de l'histoire, elle lui dit donc d'une voix à attendrir un rocher : "Chevalier, qu'apprends-tu ? Vous voulez me quitter. Lorsque par un bienfait du ciel nous venons de nous retrouver ? Ah ! chevalier vous ne m'aimez donc plus ?"

— Et que répond le chevalier ? interrompit le père, plein d'impatience.

— Le chevalier, reprit le vieux conteur, il ne répondit rien du tout, mais il se mit à pleurer, mais à pleurer, qu'on vit que ses deux yeux en étaient comme deux fontaines, puis il tendi ses bras à Mme la comtesse qui s'y précipita. Ce

qu'apprenant M. le baron de Pradines jugea que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de s'en retourner, et il s'en retourna à son régiment. Voilà donc M. le chevalier installé au château, bien soigné, bien choyé, bien chérie par Mme la comtesse, mais, à ce qu'on dit toujours triste. Cependant lorsqu'il put commencer à marcher un peu, Mme la comtesse sentit bien qu'elle ne pouvait demeurer avec lui plus longtemps, et que cela donnerait à causer. Comme il ne parlait toujours pas de mariage, elle demanda à M. le curé de lui servir d'intermédiaire dans cette circonstance, M. le curé y consentit. Savez-vous quel fut cette fois la réponse de M. le chevalier ? Oh ! mon Dieu, encore la même que par le passé, ou peu s'en faut : il dit qu'il aimait Mme de Peyrelade plus que sa vie, mais qu'il ne pouvait, dans son état de pauvreté, songer à devenir son époux, et que sa résolution était bien prise à cet égard. A quoi M. le curé répondit sagement qu'alors il devait quitter le château dès qu'il pourrait supporter la route, afin que la réputation de Mme la comtesse ne souffrît point. M. le chevalier gémit et soupira beaucoup, à ce qu'on dit, mais il ne put s'empêcher de tomber d'accord avec M. le curé.

"Les choses en étaient là, lorsqu'il y a huit jours, un événement inattendu est venu tout changer. Un vieil oncle de M. le chevalier, fort avare, qui vivait dans ces environs et qui n'avait jamais songé à lui jusqu'à présent, ne s'est-il avisé, en apprenant qu'il était de retour et sur le point d'épouser une riche héritière, de faire en mourant, son testament en sa faveur ; si bien que M. le chevalier qui va devenir marquis, à ce qu'on assure, est l'un des plus riches seigneurs de l'Auvergne, jugez de la joie de Mme la comtesse, à cette nouvelle. On était à table au château, lorsqu'elle l'a apprise. C'est un jeune homme de la loi de la ville noire (1) qui lui a écrit cela. Elle a tendu la lettre à M. le chevalier, mais il faut croire qu'il aimait bien ce vieil oncle, car il est devenu sur le coup d'une pâleur mortelle et n'a pas achever le dîner, et comme M. le curé, qui était présent disait : "Voilà une grande difficulté aplaniée", il a détourné la tête et n'a rien répondu.

Tout cela a rendu Mme la comtesse fort inquiète, et de fait il y avait bien sujet de l'être. Aussi dit-on qu'elle s'est approchée de M. le chevalier après le dîner et qu'elle lui a dit : "Philippe (il s'appelle Philippe), vous me cachez quelque chose, bien sûr." Le chevalier lui a baisé la main et l'a rassurée de son mieux ; puis son valem

(1) Construite et pavée de laves, d'un aspect vraiment lugubre, surtout avant la révolution de 1789, St-Flour n'était autrefois connu en Auvergne que sous le nom de la ville noire.



étant arrivé, son valet qu'il avait envoyé je ne sais où, il s'est enfermé avec lui et n'a plus reparu de la soirée. Le lendemain, lorsqu'il est sorti de sa chambre, il paraissait beaucoup plus calme, et il lui est échappé de dire à Mme la comtesse : " Quand nous serons mariés, Marguerite, ne voudrez-vous pas que nous allions ensemble à la cour ? " Mme la comtesse en a été bien heureuse, car jusqu'à ce moment-là elle pensait que le mariage ne se ferait pas.

— Tout cela est bien extraordinaire, murmurèrent à mi-voix le boutillier et le pâtre en échangeant un regard.

— Tout cela est pourtant la pure vérité, dit le vacher : c'est le sommelier du château qui en me remettant le jambon et la gourde de la part de Mme la comtesse, m'a raconté tout cela, et le sommelier n'est point menteur. C'est que, voyez-vous, les nobles ne font pas du tout les choses comme nous autres. Nous, nous voyons une fille ou veuve qui nous plaît, nous lui poussons le coude et nous lui tendons la main. Si elle frappe dans la main, topé ! c'est dit, l'affaire est conclue, pas plus de cérémonie que cela. Mais les nobles ! c'est bien autre chose ! Il faut qu'ils prennent des informations, il faut un tas de formalités qui n'en finissent point. Voilà pourquoi mon récit vous étonne. Au surplus, vous n'êtes pas encore au bout de votre étonnement. Devinez qui s'est montré le plus satisfait du mariage après Mme la comtesse ?

— M. le curé ?

— Vous n'y êtes pas, et comme vous ne devinez jamais non plus celle-là, j'aime mieux vous dire toute de suite que c'est M. le baron de Pradines ; oui, M. le baron lui-même, qui est revenu au château tout exprès pour féliciter sa sœur et pour lui dire, qu'il ne désirait rien tant que de voir cette affaire se conclure promptement, afin de faire danser sur ses genoux un petit neveu ou une petite nièce. C'est à n'y pas croire ! il a embrassé à plusieurs reprises M. le chevalier avant de partir, car il n'a fait que passer au château, attendu qu'il se rendait à une partie de chasse dans les environs, et il lui a dit en propres termes, en le quittant, qu'il espérait bientôt faire plus ample connaissance avec lui. On pense que M. le baron fait contre fortune bon cœur, et qu'il agit ainsi pour se faire prêter par M. le chevalier de l'agent qu'il ne lui rendra pas. Quoi qu'il en soit, Mme la comtesse est dans l'enchantement. Oh ! tout est bien changé au château, allez ! On n'entend plus parler que de plaisirs et de fêtes. Ce sont des visites continuelles de tous les seigneurs et de toutes les dames du voisinage, qui viennent complimenter Mme la comtesse sur son prochain mariage ; car bien que l'époque n'en soit pas encore

fixée, cela ne saurait tarder beaucoup maintenant puisque tous les obstacles ont cessé.

[SUITE ET FIN AU PROCHAIN NUMÉRO.]

## AUX RETARDATAIRES.

Nous sommes fâché d'avoir encore à rappeler à plusieurs de ceux qui se sont inscrits comme Abonnés au COIN DU FEU, qu'ils n'ont pas encore rempli la condition du Paiement d'avance. S'il faut que nous employions un Collecteur et entrions cet article dans nos livres, nous prévenons ceux qui nous y obligeront qu'ils auront à payer DEUX CHELINS ET DEMI de plus par année pour frais de collection et d'entrée et pour le délai.

Ceci ne s'adresse pas à ceux qui ont des balances de compte contre nous.

## AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

## CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

À la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRECHETTE & CIE.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.